CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR LA LACTATION;

N° 215.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 7 août 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR FRÉDÉRIC SERRAND, de Moyrans,

Département du Jura;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences, Chirurgien aide-major au 23e. de ligne.

. . . . . Avec notre existence
De la femme pour nous le dévoûment commence.
LEGOUVÉ, Mérite des femmes.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD, Examinateur.
Pharmacologie	DEYEUX, Président.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. .....
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL, Suppléant.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, Examinateur.
Médecine légale	ADELON, Examinateur.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	BOYER. JULES CLOQUET. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste), Examinateur.	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin-Solon.
Broussais (Casimir).	Piorry.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné), Examinateur.
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau, Suppléant.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

A MA BONNE MÈRE.

Hommage de reconnaissance et d'amour filial.

F. SERRAND.

DE MON PÈRE.

A MA BONNE MÈRE.

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES

SUR

LA LACTATION.

Si la menstruation se montre chez la femme comme l'aurore de la puberté, la lactation doit être considérée comme le complément des fonctions génitales. En effet, c'est par elle que la mère, après avoir protégé et conduit à maturité le fruit qu'elle portait dans son sein, lui fournit le premier aliment de la vie, le seul qui soit en rapport avec la faiblesse de ses jeunes organes. Il semble que cette fonction intéressante n'est plus du domaine de la médecine depuis qu'elle est devenue, pour la philosophie moderne, un sujet d'exploitation sentimentale et pathétique.

Parce qu'un écrivain philosophe aura étalé dans ses livres de belles maximes, qu'il aura gourmandé les mères au nom de la philanthropie, promettant vie et santé à celles qui auront nourri leur enfant, menaçant de maladies et de la mort celles qui n'auront pas rempli ce devoir, il s'ensuivra que toutes les mères devront être nourrices, même celles à qui la nature en a refusé la force? L'absurdité d'une pareille conclusion n'a pas besoin d'être démontrée; les faits parlent eux-mêmes, et l'on pourrait citer un grand nombre de jeunes femmes qui, douées d'une organisation trop délicate, et ne réunissant

pas toutes les conditions physiques nécessaires pour allaiter leur enfant, ont été victimes de leur zèle inconsidéré. Sans examiner jusqu'à quel point sont fondées les opinions des physiologistes qui attribuent au moral de la nourrice une influence directe sur celui de l'enfant, nous ne tiendrons compte que des altérations pathologiques dont l'existence, chez la mère, compromettrait infailliblement la santé et la vie du nourrisson. Ces altérations sont nombreuses, et le médecin seul peut être appelé à décider sur l'opportunité de l'allaitement.

Une mère s'exposerait à devenir coupable d'infanticide en nourrissant, si elle portait, renfermé dans son sein, le germe de maladies chroniques, telles que la phthisie, le rachitis, les scrophules, les dartres syphilitiques et autres, le scorbut invétéré, etc., etc.

La femme qui se propose de transmettre à son enfant la santé et la vie doit être saine d'esprit et de corps. On voit souvent des mères qui, résistant aux sages conseils de leur médecin, ou n'ayant pas la force de vaincre un faux respect humain, s'obstinent à nourrir, bien qu'elles aient une faible constitution ; mais bientôt elles éprouvent des douleurs dans la poitrine, des tiraillemens dans le dos, et une petite toux sèche et fréquente qui les fatigue, leur ôte le sommeil, et les épuise : il faut alors leur enlever leur nourrisson, si l'on veut prévenir le développement de la fièvre hectique et le marasme.

Les gerçures du mamelon sont les maux qui, le plus souvent, apportent des entraves à l'allaitement, et font le désespoir de la mère qui nourrit. Elles paraissent dans les premiers temps de l'allaitement, et sont dues à la succion du mamelon par les lèvres de l'enfant, et à son ramollissement produit par la salive dont il est sans cesse humecté.

La douleur cuisante que font éprouver ces gerçures s'exaspère encore par l'application des lèvres de l'enfant. Dans cette circonstance, la mère doit cesser de présenter le sein malade à son nourrisson, aussi long-temps que la douleur persistera.

C'est ainsi que les meilleures institutions, les préceptes les plus sages, produisent de funestes effets quand on en fait une fausse appli-

cation. Nous admettons que le véritable but de la lactation n'est rempli qu'autant que la femme allaite elle-même son enfant ; nous ne nierons pas qu'il puisse se rencontrer quelques mères qui, guidées par un sentiment de coquetterie mondaine, refusent d'accomplir le devoir sacré qui leur est dicté par la nature ; mais ces femmes sont assez punies, puisqu'elles se privent elles-mêmes d'une des plus douces jouissances attachées à la maternité. De pareils exemples sont très-rares, il faut le dire pour l'honneur de l'humanité, et leur petit nombre ne suffit pas pour motiver les déclamations des philosophes. Tout le monde sent que l'obligation de nourrir ne s'étend pas aux mères qui ne peuvent offrir à leur enfant qu'une nourriture insuffisante ou malsaine.

DES MAMELLES.

Le lait est la première nourriture fournie par la mère à l'enfant qui vient de naître. C'est un liquide sécrété par les mamelles, organes glanduleux qui se présentent sur les parties latérales et supérieures de la poitrine sous la forme de deux éminences hémisphériques légèrement écartées l'une de l'autre, recouvertes d'une peau plus délicate et plus douce au toucher que celle des autres parties du corps.

Le nombre, la forme et la situation des mamelles ont fourni aux naturalistes un des caractères distinctifs de l'espèce humaine. Avant l'âge de puberté, ces organes n'ont pas acquis un grand développement ; mais, chez la femme adulte et bien conformée, leur volume est sensiblement augmenté, et l'on voit leur sommité, gracieusement conique, dépasser le niveau du sternum.

Du milieu de la surface elliptique de chaque mamelle s'élève le mamelon, petite éminence conoïde susceptible d'érection, appelée, par *Béclard*, la *papille de la mamelle.*

C'est à ce mamelon que viennent aboutir les vaisseaux lactifères. Il est entouré à sa base d'un disque coloré, connu sous le nom d'*auréole*, où l'on remarque un grand nombre de follicules sébacés.

C'est à la présence de ces follicules ou petites glandes qu'est due l'ap-

parence rugueuse de cette auréole, dont la peau est d'une extrême ténuité. On leur assigne pour fonction de fournir un liquide onctueux, propre à protéger le mamelon contre l'action irritante de la salive du nourrisson.

STRUCTURE DES MAMELLES.

Un tissu adipeux abondant, subjacent à la peau fine et demi-transparente des mamelles entoure la glande mammaire, organe spécial de la sécrétion du lait; des vaisseaux de différens genres et des nerfs vont s'y rendre, et compléter la structure de ces organes.

I. *Tissu adipeux*

C'est principalement à cette couche du tissu cellulaire graisseux qu'est due la forme du sein, dont la base se prolonge en haut et en dehors de l'aisselle. La circonférence des mamelles offre des bosselures de grandeur et de forme différente qui laissent entre elles des enfoncemens; cela se remarque chez les femmes qui ont allaité. On ne trouve que très-peu de tissu adipeux chez les jeunes filles qui n'ont pas atteint l'âge de puberté, et dont les seins, peu volumineux, sont doués d'une grande élasticité. Chez les femmes qui ont eu plusieurs enfans, le tissu cellulaire est imprégné d'une grande quantité de graisse qui est toujours en rapport avec le volume des mamelles.

Cette graisse est plus ferme et plus jaunâtre que dans les autres régions du corps; elle ne forme pas une couche continue, mais elle existe dans les enfoncemens qui se trouvent entre les lobules de la glande, et pénètre profondément dans sa substance; elle n'existe même qu'en petite quantité à sa base. Le tissu muqueux est ici le même que celui qui sert d'enveloppe à toutes les glandes, un tissu dense et résistant. C'est à la présence de ce tissu dense qui s'insinue entre les lobes de la glande qu'il faut attribuer l'erreur

de *Haller*, qui pensait avoir vu naître des conduits galactophores du tissu adipeux lui-même.

II. *Glande mammaire.*

La glande résulte de l'assemblage de plusieurs lobes unis entre eux, d'une manière intime, par le tissu dense dont nous avons parlé. Ces lobes ne sont pas simples ; mais ils sont formés de lobules qui sont le résultat de l'agrégation de petits grains fermes et d'un blanc rosé, comparables, pour leur volume et leur forme, à des grains de millet; ceux-ci renferment à leur tour de petites vésicules allongées, quelquefois transparentes, disposées en rayons divergens ; ces grains n'existent pas pour l'aréole, qui est une membrane fibreuse, livrant passage au paquet des vaisseux galactophores. On a remarqué que les lobes qui, par leur réunion, concourent à la formation de la glande, sont beaucoup plus isolés à la circonférence qu'au centre, où ils forment une masse assez compacte.

III. *Vaisseaux lactifères.*

Les conduits excréteurs du lait, ou vaisseaux *lactifères*, vaisseaux *galactophores*, ont leur origine dans ces granulations glanduleuses dont nous venons de parler; leurs radicules, d'abord très-ténues, forment, par leur réunion successive, des rameaux d'un plus gros calibre, qui aboutissent au centre de la glande. On observe que les vaisseaux lactifères, après avoir pénétré toutes les parties de la glande en formant des replis multipliés, se réunissent tous dans de petits sinus de forme conique, situés à la base du mamelon, et unis entre eux par du tissu cellaire.

On a compté quinze à vingt de ces petits cônes du sommet desquels partent les tuyaux qui passent par le centre du mamelon et viennent s'ouvrir isolément à son extrémité. *Nuck* est parvenu à pousser, par la voie de ces tuyaux, des injections mercurielles dans les

vaisseaux lactifères. Le mercure a parcouru tout le réseau compliqué des vaisseaux, ce qui est, pour l'expérimentateur, la preuve évidente de leurs nombreuses anastomoses entre eux. Mais il ne s'en est pas tenu là : à force de soin et d'adresse, il a fait parvenir la substance injectée à travers les vaisseaux lactés, jusque dans les bouches artérielles. De cette expérience, *Nuck* tire la conclusion toute naturelle que les vaisseaux lactés s'anastomosent entre eux et avec les vaisseaux sanguins artériels, et qu'ils sont dépourvus de valvules. Ecoutons ce célèbre anatomiste rapporter lui-même le résultat de son expérience.

« *Et statim, jucundo planè spectaculo, observavi, non tantùm ductus galactophores sive lacteos, ramorum arborum in modum expansos, distinctè repleri, sed unum atque alterum ex hisce ductibus minoribus, eò usque mercurium nostrum admisisse, ut in vesicula arteriosa dictis, lacteis continua transierit.* »

M. le professeur *Richerand* pense, au contraire, qu'il existe une communication directe entre ces vaisseaux excréteurs des mamelles et les lymphatiques des parties voisines, particulièrement des aisselles. De là l'opinion que les matériaux de la sécrétion laiteuse sont apportés par les vaisseaux lymphatiques.

M. le professeur *Magendie* combat l'opinion de M. *Richerand*, et il soutient que les vaisseaux sanguins artériels sont les agens de la sécrétion du lait opérée dans les glandes mamaires, comme ils le sont de toutes les sécrétions qui s'opèrent dans les autres glandes du corps. L'idée de M. *Magendie* est une conséquence qui découle naturellement du fait avancé par *Nuck*, et se trouve encore confirmée par l'analogie qui a été observée dans la structure des diverses glandes chargées de la sécrétion des humeurs.

Nous abandonnerons, pour le moment, cette discussion qui trouvera sa place ailleurs. Observons seulement que l'on ne doit attacher, en physiologie, d'intérêt réel à un raisonnement qu'autant qu'il s'appuie sur des faits anatomiques.

IV. *Vaisseaux sanguins.*

1°. *Artères.* Les artères des mamelles sont au nombre de trois principales : l'une est interne, et les deux autres sont externes et distinguées en supérieure et inférieure.

La mammaire interne, appelée par *Bichat, thoracique interne ;* par le professeur *Chaussier, sous-sternale*, naît de la partie inférieure de la sous-clavière, dont elle se sépare au même niveau que la thyroïdienne inférieure ; de là elle descend jusque dans les parois de l'abdomen, où elle se perd. Elle donne, dans son trajet, des rameaux aux muscles sterno-hyoïdiens, sterno-thyroïdiens et aux ganglions lymphatiques voisins.

Les deux mammaires externes proviennent de l'axillaire, et il arrive souvent qu'elles naissent, par un tronc commun, avec l'acromiale.

Elles se distribuent aux muscles pectoraux, s'anastomosent avec les intercostales, donnent des rameaux sous-cutanés qui embrassent le contour du sein.

Outre ces artères, il y a des branches de la scapulaire inférieure, et des anastomoses nombreuses avec les intercostales.

2°. *Veines.* Les veines sont sous-cutanées et profondes ; ces dernières accompagnent les artères, et leurs racines se voient partout où l'artère correspondante envoie ses rameaux. Il est bon de signaler une différence de terminaison qui existe entre la veine mammaire interne du côté droit et sa correspondante du côté opposé.

La première se jette dans la veine cave supérieure, tandis que l'autre va s'ouvrir dans la sous-clavière du côté gauche.

V. *Vaisseaux lymphatiques.*

Les vaisseaux lymphatiques des mamelles sont très-nombreux : on

en distingue deux couches : une superficielle, qui présente des anastomoses multipliées avec les lymphatiques de la paroi antérieure du thorax, et qui va se rendre avec eux dans les ganglions axillaires ; une autre, plus profonde, s'anastomosant avec les lymphatiques de l'abdomen et de la poitrine, suit le même trajet en dehors et en haut, se rassemble en troncs de plus en plus volumineux qui se plongent dans le tissu cellulaire de l'aisselle et se terminent aux ganglions de cette région.

VI. *Nerfs.*

Les filets nerveux qui se rendent aux mamelles leur sont fournis par le plexus brachial, quelques branches descendantes du plexus cervical, et par les nerfs intercostaux.

Ainsi formés, ces organes, destinés à consommer l'œuvre de la génération, servent aussi à parer la femme et à augmenter ses attraits naturels. Leur position extérieure et élevée est la plus favorable au nourrisson, qui, ne pouvant plus puiser sa subsistance au-dedans de la mère, ni la prendre de lui-même au-dehors, était destiné à être porté vers elle. En même temps, l'espèce de balancement que leur font éprouver les mouvemens des organes respiratoires leur communique une légère excitation favorable à l'exercice de leur fonction.

La sensibilité exquise dont sont douées les mamelles devient souvent pour la nourrice une source de volupté. Ce phénomène paraît exister de même chez les femelles des animaux ; ainsi, il n'est pas rare de voir certaines femelles de nos animaux domestiques provoquer l'approche de tel nourrisson qui sait convenablement exciter le mamelon, tandis qu'elles repoussent les importunités de celui qui leur fait éprouver en tétant une sensation désagréable.

Outre la sympathie étroite qui unit les mamelles à l'utérus, sympathie qui n'est pas moins sensible dans certaines maladies de ces organes qu'à l'état de santé, il existe aussi des connexions vitales entre ces organes, l'estomac et les poumons. Jusqu'à l'âge de puberté,

les mamelles ne sont, pour ainsi dire, qu'indiquées par le mamelon et son aréole; leur augmentation de volume ne précède ordinairement la première éruption des règles que d'environ deux ans.

A cette époque, le tissu graisseux qui environne la glande prend plus de consistance en même temps que la glande elle-même augmente de volume.

Tout le monde a pu remarquer aussi le développement de la mamelle chez l'homme à l'époque de la puberté; preuve à ajouter à tant d'autres qu'une sympathie très-étroite unit les mamelles aux organes génitaux.

Les femmes de la campagne ont, en général, les seins plus développés que les dames de la ville, parce que ces dernières sont presque toutes maladives et mal réglées, ou qu'elles étouffent leur mamelles dès l'âge de la puberté, avec des corsets par lesquels on prétend leur former la taille. Le climat paraît exercer une influence marquée sur le développement de ces organes, et les habitantes du Nord ont généralement plus de gorge que les femmes des contrées méridionales.

Je suis porté à croire que le genre d'alimentation en usage dans les divers pays, dont l'influence sur l'économie générale ne saurait être méconnue, modifie aussi le développement des mamelles. Ainsi les Normandes, les Alsaciennes, les Suissesses, qui sont, à peu de choses près, soumises au même régime alimentaire, sont remarquables par le développement de leurs seins, tandis que les Marseillaises, les Languedociennes, les Castillanes en sont, pour ainsi dire, dépourvues. L'action du coït a aussi une très-grande influence sur le développement des mamelles. Certaines substances absorbées par la peau ou les muqueuses peuvent réduire considérablement leur volume et même les atrophier complètemnt.

La forme des mamelles ne diffère pas moins que leur volume : à leur naissance, elles représentent un segment de sphère; peu à peu, elles deviennent plus saillantes, et prennent une figure hémisphérique; souvent elles sont allongées ou coniques.

Chez les dames élevées dans les grandes villes, il est rare qu'elles offrent plus qu'un segment de sphère; elles sont ordinairement coniques chez les femmes de la campagne. Les mamelles manquent quelquefois d'un seul côté ou des deux côtés à la fois.

Leur petitesse chez la femme, leur volume anormal chez l'homme, constituent un premier degré d'hermaphrodisme.

Elles se multiplient quelquefois à la manière des mammifères. Dans le premier degré de cette anomalie, une mamelle porte deux mamelons; ensuite on trouve plusieurs mamelles l'une au-dessous de l'autre, deux et même trois de chaque côté, ou d'un seul côté. Tout le monde connaît ce que rapporte J.-J. Rousseau de cette belle Italienne qu'il connut lorsqu'il était attaché à l'ambassadeur français à Venise; elle était dépourvue de mamelon d'un côté, ce qui produisit un fort mauvais effet sur l'imagination ardente de Jean-Jacques.

La forme hémisphérique est regardée comme la plus belle; c'est la forme idéale.

Les mamelles coniques ou en poire passent pour fournir la plus grande quantité de lait. La consistance des mamelles est aussi variable que leur volume et leur forme. Elles sont fermes et rénitentes chez les vierges, et font directement saillie en avant de la poitrine. Elles sont moins élastiques, plus souples et souvent molles chez les femmes qui ont exercé le coït pendant quelque temps. Chez les femmes qui ont fait des enfans, elles sont pendantes et flasques; enfin, elles paraissent ridées chez les vieilles femmes.

Chez les nourrices, les seins sont alternativement tendus et mous, suivant qu'ils renferment beaucoup ou peu de lait.

Leur couleur, en général, plus blanche que celle du reste de la peau, prend une teinte plus foncée avec l'âge, et devient bleuâtre pendant la grossesse et l'allaitement. Ce changement de couleur est dû au développement des vaisseaux sanguins qui en sillonnent la surface. Jamais, chez les femmes brunes, le sein n'offre cette blancheur éclatante qui se rencontre si souvent chez les blondes. Chez les noires,

la couleur de ces parties est quelquefois aussi foncée que celle des cheveux.

Le mamelon et son aréole offrent une teinte rosée chez les jeunes filles dont la vie est régulière et sage; ils se rembrunissent chez celles qui se livrent au coït.

Chez la femme enceinte, cette couleur devient plus foncée encore; mais après les couches elle redevient plus claire.

Dans l'état ordinaire, le mamelon est affaissé; mais le jeu de l'imagination, chez les femmes qui allaitent, le regorgement des mamelles ou l'envie de donner à téter, et, dans tous les temps, le simple attouchement ou bien un chatouillement agréable, suffisent pour le mettre en érection. Cette condition est nécessaire pour que l'enfant puisse le saisir et opérer la succion.

On doit considérer cet état du mamelon comme une conséquence de sa grande sensibilité et de sa structure particulière, qui a de l'analogie avec la substance érectile.

Chez les femmes qui portent des corsets trop serrés, le mamelon est souvent déprimé, au point qu'il ne peut s'élever assez pour être saisi par le nourrisson. Dans ce cas, les mères sont assez punies de leur négligence et de leur envie de paraître belles, puisqu'elles se trouvent privées d'une des plus douces jouissances réservées à leur sexe.

Les mamelles éprouvent pendant la grossesse un changement analogue à celui qui survient dans la matrice. Elles deviennent plus volumineuses, plus gorgées de sang; leurs granulations sont plus distinctes. La sécrétion du lait commence à s'établir dès les dernières semaines de la gestation, mais elle est encore bien imparfaite

Ici se présente une question importante dont les physiologistes n'ont pas encore donné une solution complète, malgré leurs efforts et les recherches nombreuses auxquelles ils se sont livrés à cet égard; c'est de savoir quelle est l'origine du lait, ou, en d'autres termes, quelle est la source des matériaux nécessaires à la fabrication de ce liquide.

D'abord on a pensé que le sang apporté à la glande mammaire par

les vaisseaux artériels était la source unique de cette sécrétion; et, en effet, le passage des injections des artères dans les conduits lactifères, et réciproquement de ceux-ci dans les vaisseaux artériels; le sang pur que fournit un sein épuisé quand le nourrisson continue à le sucer, l'analogie qui paraît exister entre les diverses glandes sécrétoires, voilà des raisons qui militent en faveur de cette opinion.

Plus tard, après la découverte des vaisseaux lymphatiques, le chyle a été regardé comme la seule matière propre à fabriquer le lait, et on le faisait monter du bassin à la poitrine au moyen de ces mêmes vaisseaux.

Haller, qui partageait cette opinion, pensait que le chyle était apporté aux glandes mammaires par les artères avec le sang. On a cherché à fonder cette opinion sur l'analogie parfaite que l'on a cru trouver entre le chyle et le lait; mais le lait présente, soit dans sa formation, soit dans ses effets, des phénomènes qui doivent le faire regarder comme un fluide particulier.

Une raison, entre mille autres, qui prouve que le lait n'est pas du chyle, c'est que le lait que l'on détourne de sa destination naturelle, et que l'on repousse dans les voies communes des autres humeurs, ne se mêle point avec elles, et prend le caractère d'une humeur étrangère qui devient nuisible si la nature ne parvient à la chasser par les différens couloirs.

Il n'en est pas de même du chyle; et personne ne s'est jamais avisé de dire qu'il fût un fluide dangereux, ne sympathisant point avec les autres humeurs.

L'analyse chimique nous donnerait encore des différences bien tranchées entre le chyle et le lait. Cette analogie n'est donc qu'apparente et fondée sur des caractères physiques peu importans.

Ce fait bien reconnu, et l'impossibilité de démontrer les rameaux lymphatiques qui se porteraient du mésentère aux mamelles, sans s'aboucher dans le canal thoracique, donnent plus de vraisemblance à l'opinion suivant laquelle le lait provient du sang apporté par les artères.

Cependant, sans chercher ici l'intervention du chyle, n'est-il pas probable que le liquide contenu dans les vaisseaux lymphatiques dont les mamelles sont si abondamment pourvues, concourt à la formation du lait, conjointement avec le sang artériel?

Après les considérations que nous venons de présenter, nous sommes naturellement conduit à parler du procédé ou mécanisme de la lactation; mais, avant d'aller plus loin, nous croyons convenable de tracer un tableau rapide de l'état dans lequel se trouve la femme en couches, avec l'indication des soins particuliers que réclame cet état.

Après les pénibles efforts de l'enfantement, la femme a quelques momens de repos, et quelquefois même elle goûte les douceurs du sommeil. Alors le pouls, qui était auparavant fréquent et serré, devient plus souple et plus développé; la peau se couvre d'une moiteur qui se change bientôt en une sueur abondante; le sang qui s'échappait avec force des voies génitales, au moment de la délivrance, coule en moins grande quantité, et offre déjà une couleur moins foncée: l'utérus revient sur lui-même.

Soudain de nouvelles actions se manifestent, qui tiennent aux besoins de la femme, et de l'enfant qu'elle a mis au jour. D'abord les mamelles, préparées à l'exercice de leurs fonctions par l'accroissement qu'elles ont acquis dans les derniers temps de la grossesse, deviennent plus chaudes, plus rouges, plus rénitentes, et prennent un volume qui est toujours relatif à la constitution de la femme.

Le pouls s'anime et devient accéléré, la respiration se presse, la chaleur augmente, le visage se colore; la soif est vive, quelquefois ardente; en un mot, la *fièvre de lait* se déclare, et se termine par la sécrétion laiteuse. Pendant que la glande mammaire s'élève à ce haut degré d'activité, la matrice travaille à se désemplir et à se débarrasser du superflu des humeurs qu'elle renferme. En effet, pendant toute la durée de la grossesse, elle n'a cessé d'attirer à elle une quantité de sang très-considérable, soit pour se nourrir, soit pour élaborer les matériaux nécessaires à la nutrition du fœtus et à la formation des membranes qui l'entourent.

Cette prodigieuse quantité de sang lui devient inutile, et son séjour pourrait entraîner les désordres les plus graves. C'est pour opérer ce dégorgement favorable que se forme l'écoulement lochial.

Cet écoulement présente divers degrés, marqués par les modifications successives que l'on observe dans la matière qui sort des parties naturelles. D'abord, c'est du sang pur qui se ramasse dans la cavité utérine, s'y coagule, excite le viscère où il est contenu, et détermine ainsi les tranchées qui provoquent son expulsion.

Ensuite, c'est du sang mêlé à des matières glaireuses; cela dure trois ou quatre jours, après lesquels la matière de l'écoulement perd tout à fait sa couleur rouge et devient de nature lochiale; ce que l'on peut reconnaître aux caractères suivans : les lochies sont d'un blanc sale, et ont une consistance assez remarquable; elles sont facilement coagulables; leur saveur est salée; leur odeur forte et spéciale mérite de fixer l'attention du médecin, parce qu'elle peut suffire pour ne pas les confondre avec le flux menstruel.

Bordeu rapporte à ce sujet un fait remarquable : « Une demoiselle, qui venait d'accoucher sans me mettre dans sa confidence, en imposait à mon inexpérience, m'annonçant qu'elle avait une perte, une surabondance de règles. Je la traitai en conséquence de son dire; mais elle ne put en imposer à sa mère, qui prononça que les chauffoirs n'avaient pas l'odeur des règles de sa fille. Deux jours suffirent pour vérifier la chose et pour m'orienter. » (Bordeu, Analyse du sang, p. 435.)

Les lochies diminuent dès que la fièvre de lait commence, et se suppriment peu à peu, pour disparaître au bout de quatre à cinq semaines. Cependant cette durée n'a rien de fixe; elle varie selon que la femme allaite ou non. Dans ce dernier cas, elle est plus longue, surtout si la femme est d'une constitution lympathique.

En se dégorgeant, la matrice revient sur elle-même et reprend son assiette naturelle. Pendant la grossesse, elle a changé de place et de forme, en même temps qu'elle a revêtu la structure musculaire et

qu'elle a développé toute l'énergie nécessaire pour loger, conserver et faire mûrir le produit de la conception. Maintenant que ce produit est mis au jour, elle reprend peu à peu sa position, son volume et sa forme ordinaires ; ses fibres perdent l'apparence musculeuse, et son activité se modère ; en un mot, elle revient à l'état de repos. Ce retour exige un temps assez long : il faut environ cinq à six semaines pour qu'il puisse complètement s'effectuer, et encore on peut assurer que l'organe utérin ne récupère jamais son premier état. De pareils changemens ne peuvent s'opérer sans qu'il en résulte pour la femme des effets plus ou moins sensibles. Les douleurs violentes qu'elle a endurées, les fatigues qu'elle a essuyées et les pertes auxquelles elle est assujettie, tendent à l'affaiblir, et la rendent plus impressionnable aux agens extérieurs. Ce n'est pas la nature des objets extérieurs qui change alors relativement à la femme ; c'est la femme qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, a changé, relativement à eux, en devenant plus sensible à leur action.

Il est bien essentiel d'entourer la femme en couches des soins les plus délicats et les mieux entendus pour ce qui concerne le régime qu'elle doit suivre, les vêtemens qui lui conviennent, l'air qu'elle respire, les exercices auxquels elle peut se livrer, la manière dont ses différentes sécrétions et excrétions devront être ménagées.

On trouve des peuples chez lesquels les femmes sont exemptes de la loi commune qui condamne la mère à enfanter avec douleur. Ainsi on lit dans l'Histoire générale des Voyages que les femmes des *Ostiacks*, voisins des *Samoïèdes*, n'ont aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement, et ne prennent aucune de ces précautions que la délicatesse des Européennes leur rend indispensables. Elles accouchent partout où elles se trouvent, sans être nullement embarrassées ; elles, ou les personnes qui les aident, plongent le nouveau-né dans l'eau ou dans la neige, et la mère reprend aussitôt ses occupations habituelles.

Mais, sans aller chercher si loin des exemples dont l'authenticité peut être révoquée en doute par ceux qui n'ont pas foi aux récits des voyageurs, on sait que, dans nos pays, les suites de l'accouche-

ment ne sont presque rien pour la plupart des femmes de la campagne. Il n'est pas rare de voir, dans cette classe, des femmes peu aisées, qui s'en vont à pied chez une sage-femme, au moment de l'accouchement, et qui s'en retournent de même le lendemain, libres et exemptes de tous les accidens redoutés par la femme riche, au milieu des précautions étudiées dont on a soin de l'entourer.

En faisant l'histoire de l'enfantement, le professeur *Bérot* rapportait deux faits dans son Cours de physiologie qui méritent d'être cités.

Une jeune fille de Paris, sentant les premières douleurs de l'enfantement, se rend dans la rue de Bussy, chez une sage-femme, accouche, et retourne à son logis une heure après, sans que personne ait pu se douter du motif de son absence. A Strasbourg, une pauvre femme met au monde deux jumeaux à deux heures du matin, et à sept heures elle était occupée à laver ses linges à la rivière. Malgré le froid le plus rigoureux qui régnait alors, elle n'éprouva aucun accident.

Mais la délicatesse et l'extrême sensibilité des femmes habituées aux douceurs de la société commandent, dans la plupart des cas, les secours de la médecine.

Nous avons cru pouvoir nous permettre cette digression, dont le fond, d'ailleurs, se lie d'une manière intime à notre sujet, parce qu'elle nous a fourni le moyen de donner un aperçu des principales actions vitales au milieu desquelles s'établit la fonction qui nous occupe.

PROCÉDÉ OU MÉCANISME DE LA LACTATION.

C'est d'une manière lente et progressive que la nature prévoyante élève l'action des mamelles et les forme à l'office qu'elles sont appelées à remplir. Souvent elles commencent à entrer en fonction dès le commencement de la conception; les femmes y éprouvent de la tension, des picotemens, de légers élancemens; d'autres fois ces phénomènes ne commencent à se manifester qu'à l'époque où la période menstruelle aurait dû avoir lieu, et quelquefois même plus tard.

Bientôt les mamelles augmentent de volume; la glande mammaire,

en se développant, s'arrondit et devient plus mobile ; le mamelon forme une saillie de plus en plus marquée à mesure que la grossesse avance ; il prend, ainsi que l'aréole, une teinte plus foncée ; les inégalités que l'on remarque à cette portion de la peau deviennent plus saillantes ; les veines qui rampent à la surface du sein se voient mieux ; quelquefois même les tégumens de la mamelle présentent des éraillemens semblables à ceux qui se distinguent sur l'abdomen. En même temps, une grande quantité de sang afflue vers ces parties, et l'afflux de cette humeur est nécessaire à leur entretien et à leur accroissement.

Ainsi les mamelles augmentent de volume pendant la grossesse ; mais elles ne sont jamais plus gonflées qu'après l'accouchement.

Fièvre de lait. C'est à cette époque qu'il se déclare un mouvement vital, caractérisé par de légers frissons, auxquels succèdent bientôt une chaleur vive de la peau et une sueur abondante ; par l'accélération du pouls avec diminution notable de l'écoulement lochial.

La tuméfaction des mamelles est alors arrivée à son comble ; le tissu cellulaire y participe, et le gonflement s'étend jusqu'au creux de l'aisselle, de sorte que la femme ne peut rapprocher les bras de la poitrine. La tension de la peau est souvent douloureuse, et gêne quelquefois les mouvemens respiratoires. Ces phénomènes n'ont pas toujours le même degré d'intensité ; souvent, au lieu du frisson, on observe à peine une légère sensation de froid, et la chaleur qui succède est modérée. La sueur paraît être le seul phénomène constant.

Ce mouvement vital est connu sous le nom de *fièvre de lait*.

La durée de cette fièvre varie, ainsi que l'époque de son invasion. Le plus souvent elle se déclare au bout de deux jours ; quelquefois, cependant, elle ne se manifeste que trois, quatre et même cinq jours après l'accouchement. Souvent elle est à peine sensible, et se termine en moins de douze heures ; quelquefois, au contraire, elle dure trois ou quatre jours.

Elle est généralement moins marquée chez les femmes qui accouchent pour la première fois : il en est de même pour celles qui ont commencé d'allaiter peu après l'accouchement. Chez celles-ci, même, elle peut manquer totalement, surtout quand l'enfant est fort et qu'il consomme une grande quantité de lait. On remarque avec raison que, quand la fièvre de lait dure quelques jours, il est à craindre que les phénomènes fébriles ne soient produits par une inflammation ou une autre cause étrangère à l'état physiologique : cela est surtout vrai quand la fièvre se prolonge au-delà des limites naturelles.

On a beaucoup discuté sur la cause qui pouvait la déterminer quelques médecins la considèrent, avec *Levret*, comme un état physiologique, comme l'effet de l'excitation produite dans l'économie par le travail de la sécrétion du lait, qui commence alors à s'opérer d'une manière plus active.

Ceux qui supposent que le lait se porte à l'utérus pendant la grossesse, pour fournir à l'alimentation du fœtus, et qu'après la parturition il se dirige avec le sang vers les mamelles, pensent que la fièvre est le produit de ce mouvement.

Van-Swiéten, qui assimile la surface interne de l'utérus, après l'accouchement, à une vaste plaie, prétend que c'est une fièvre de suppuration. Selon *Astruc*, elle est causée par la présence du lait dans le sang ; suivant d'autres, c'est une crise suscitée par la nature. D'après *Morgagni*, c'est une inflammation causée par la distension excessive des mamelles.

S'il nous est permis d'émettre une opinion sur cette matière, nous dirons que la fièvre de lait paraît être le résultat de la grande activité des glandes mammaires, qui reçoivent alors une quantité de sang très-considérable. Un appel du sang aussi énergique, accompagné de phénomènes nerveux, qui se caractérisent par un frisson dont la chaleur et la transpiration sont la suite ordinaire, cela ressemble beaucoup au début des inflammations aiguës ; mais avec cette différence que la fièvre de lait est suivie d'un calme parfait, tandis que dans les maladies aiguës la fièvre persiste et devient continue. Au dé-

clin de la fièvre de lait, les mamelles ont acquis leur plus haut degré d'activité, et la sécrétion dont elles sont le siége devient abondante. Si l'enfant tette, elle se continue avec régularité; elle est pourtant plus active en certains momens, et cela, par différentes causes : tantôt par la pression qu'exerce la bouche de l'enfant sur le mamelon, tantôt par le simple contact de sa part avec le sein; quelquefois même par le simple jeu de l'imagination. Les femmes sentent alors un mouvement d'ascension qui s'étend progressivement de la région hypogastrique aux mamelles. Elles disent que le *lait monte.* Je crois que l'on doit attribuer cette sensation à l'influence nerveuse.

Mais, comment se forme le lait? quel est le procédé par lequel s'accomplit cette fonction sécrétoire?

Le sang artériel, attiré en grande quantité vers les mamelles, est soumis à l'action propre de la glande mammaire, et par suite transformé en matière laiteuse, de même qu'il est converti en salive par l'action des glandes salivaires, en urine par l'action des reins, en sperme par les testicules. Cette action de la glande mammaire est si marquée que, suivant l'observation de *Bordeu :* « Il y a des femmes qui ne paraissent presque pas avoir de lait dans leurs mamelles, qui sont flasques et vides; mais, dès que l'enfant les excite, elles se bouffissent, et le lait vient de lui-même. »

Une fois sécrété, le lait s'amasse dans les conduits lactifères, d'où il est versé dans la bouche de l'enfant, par l'effet de la succion. Le vide opéré dans la bouche de l'enfant, joint à la contractilité dont jouissent les conduits lactifères, détermine l'excrétion du liquide qu'ils contiennent. Cette excrétion est favorisée encore par les attouchemens que les petites mains du nourrisson exercent sur le sein de la nourrice. L'excitation produite par la succion est la cause la plus puissante de la fluxion laiteuse; souvent elle suffit pour provoquer la sécrétion du lait hors les temps marqués par la nature.

C'est ce que l'on a observé chez des femmes très-avancées en âge, qui n'offraient plus aucune trace de menstruation.

Les Transactions philosophiques citent une femme de soixante-huit

ans, qui, ayant un petit-fils privé de sa mère, lui offrait habituellement le sein pour le distraire de ses douleurs et apaiser ses cris ; au bout de quelques temps cette femme fut fort surprise de voir le lait couler de son sein.

Il y a des exemples bien avérés de jeunes filles impubères, qui, ayant fait sucer leur sein à des enfans, ont fourni du lait en assez grande quantité pour les nourrir. *Baudelocque* rapporte qu'une petite fille d'Alençon, âgée de huit ans, appliquait souvent à son sein la bouche d'un enfant de quelques mois que sa mère nourrissait. Il lui vint assez de lait pour qu'elle pût le nourrir elle-même pendant un mois, la mère ne pouvant plus le faire par rapport aux gerçures de ses mamelons. Cette petite fille conservait encore beaucoup de lait d'une excellente qualité, lorsqu'elle fut présentée à l'Académie de chirurgie, le 16 octobre 1783.

On trouve consignés dans plusieurs auteurs des faits qui prouvent que la succion prolongée peut produire la sécrétion du lait chez l'homme.

Le plus curieux en ce genre est celui rapporté par M. *de Humboldt*, dans son voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent. Ce célèbre naturaliste dit avoir vu, dans le village d'Arénas, « un laboureur nommé Francisco Lozano, âgé de trente-deux ans, qui avait nourri son fils de son propre lait.

« La mère étant tombée malade, le père, pour consoler son enfant et apaiser ses cris, le prit dans son lit et le pressa contre son sein. Jusqu'à ce jour, Lozano n'avait pas remarqué qu'il eût du lait; mais bientôt l'excitation de la mamelle, produite par la succion répétée de l'enfant, causa l'accumulation de ce liquide.

« Le lait était épais et sucré. Le père, étonné de voir grossir ses mamelles, donna à téter à son enfant pendant cinq mois, plusieurs fois par jour.

« Nous avons vu, continue M. *de Humboldt*, le procès-verbal dressé sur les lieux pour constater ce fait remarquable ; les témoins ocu-

laires vivent encore, et ils nous ont assuré que, durant l'allaitement, le fils de Lozano ne reçut d'autre nourriture que le lait du père. »

On convient généralement que la durée de la lactation est de neuf mois, ce qui correspond à la durée de la gestation. Cela se trouve également en rapport avec l'époque à laquelle les fonctions digestives de l'enfant commencent à s'établir avec plus d'activité, comme l'indique l'éruption des premières dents.

Cependant cette durée varie beaucoup; on voit souvent des femmes qui ont allaité leurs enfans pendant plusieurs années.

De même, le professeur *Desormeaux* dit avoir vu, dans sa pratique particulière, un grand nombre de dames chez lesquelles la sécrétion du lait s'établissait avec régularité et abondance après l'accouchement, puis allait en diminuant progressivement, et se tarissait complètement après six semaines ou deux mois, malgré tous les moyens employés pour s'opposer à cette diminution du liquide précieux.

La quantité de lait sécrétée varie aussi beaucoup suivant les sujets; par exemple, on voit des femmes qui ont trop peu de lait pour fournir aux besoins de leur nourrisson, tandis que d'autres mères, plus heureuses, peuvent allaiter sans peine deux enfans à la fois. On a vu, suivant *Haller*, des nourrices fournir dans un jour une livre et demie et jusqu'à trois livres de bon lait.

Je puis citer le fait d'une nourrice qui, après avoir satisfait l'appétit de deux jumeaux auxquels elle avait donné le jour, trouvait encore dans son sein assez de lait pour nourrir l'enfant d'une voisine malade. Cette femme courageuse ne prenait cependant d'autres alimens que du laitage et le pain grossier qu'elle gagnait par son travail dans une ferme du Jura.

PROPRIÉTÉS PHYSIQUES ET ANALYSE CHIMIQUE DU LAIT.

Les recherches nombreuses de MM. *Deyeux* et *Parmentier*, qui se sont occupés d'une manière spéciale du lait et de ses propriétés re-

latives, nous apprennent que, dans tous les animaux, c'est un liquide blanc, opaque, plus ou moins sucré, un peu plus pesant que l'eau ; que l'on y rencontre toujours une matière caséeuse, une matière butireuse, de l'eau et du sucre de lait. Ces substances tiennent en dissolution différens sels, des phosphates, des hydro-chlorates. Abandonné à lui-même, à l'air libre et à une température moyenne, le lait se sépare bientôt en trois parties : la crême, qui occupe la superficie, le caillot ou caséum, qui nage au milieu d'une partie liquide à laquelle on a donné le nom de *sérum*.

La température influe d'une manière directe sur la promptitude de cette décomposition du lait. Si on exposait le vase qui contient ce liquide à une température trop basse ou trop élevée, on s'opposerait à la formation de la crême.

On a indiqué la température de 8 à 10 degrés Réaumur, comme la plus favorable à cette opération.

Ces matériaux ou principes constituans du lait sont les mêmes pour les six espèces qui ont été soumises aux investigations de MM. *Deyeux* et *Parmentier*.

Ces savans chimistes ont reconnu que les mêmes élémens concourent à la formation du lait de femme, de brebis, de vache, de chèvre, d'ânesse et de jument.

Il n'y a de différence que dans les proportions de chacun d'eux. Indépendamment de ces principes, on remarque dans chaque espèce de lait une saveur différente, qui paraît tenir autant à la nature des alimens qu'à la diversité des races.

Un fait qui semblerait venir à l'appui de cette proposition, c'est la différence que l'on observe même dans le lait de chaque femelle de la même espèce, suivant qu'elle est soumise à tel ou tel régime alimentaire.

Personne n'ignore la préférence accordée au lait fourni par les vaches de la Suisse, qui parcourent les meilleurs pâturages.

Le lait de femme, qui d'abord paraît être parfaitement semblable à toutes les autres espèces dont nous avons parlé, en diffère cepen-

dant par rapport aux qualités relatives des matériaux qu'il contient. Ainsi MM. *Deyeux* et *Parmentier* ont établi que le lait de femme est beaucoup plus riche en matière sucrée et en sérum que les autres espèces de lait soumises à leur analyse, tandis que celles-ci contiennent une plus grande proportion de beurre et de caséum.

Le lait ne jouit pas des mêmes propriétés à toutes les époques de la lactation; et, en général, on peut dire qu'il éprouve des modifications qui sont toujours coordonnées avec l'état physiologique de l'estomac du nourrisson.

Chacun comprendra que les organes digestifs de l'enfant qui vient de naître s'accommoderaient fort mal d'un lait trop élaboré et qui serait chargé d'une trop grande proportion de principes nutritifs.

Du colostrum. On a donné le nom particulier de *colostrum* au premier lait, dont les principaux caractères sont d'être visqueux et albumineux, de contenir une grande quantité de matière butireuse.

Il paraît jouir aussi d'une vertu purgative qui le rend propre à évacuer le méconium de l'enfant. A mesure que l'énergie de l'estomac du nouveau-né s'accroît, les qualités du colostrum disparaissent, et sont remplacées par celles du lait. On a prétendu que ce n'était que vers la fin du deuxième mois que le lait avait acquis toute la perfection dont il est susceptible.

Le grand nombre d'usages auxquels est destiné le lait, qui sert à la fois de nourriture et de médicament, en font un objet si important pour l'homme, qu'il ne doit rien négliger pour le soustraire aux moindres influences morbifiques. Ces influences sont de nature physique et de nature morale.

Aux premières se rapporte l'action de certains corps qui ont la propriété d'opérer promptement la décomposition du lait; telle est l'action des acides, qui le coagulent immédiatement, en s'emparant de l'eau qui tient en suspension les matières butireuse et caséeuse.

Parmi les secondes, nous rangerons les passions de l'âme qui exercent une action très-puissante sur la lactation et son produit.

La liste des faits qui pourraient servir à démontrer cette proposition est trop nombreuse pour que personne soit tenté de la révoquer en doute : qui n'a pas été témoin, au moins une fois en sa vie, d'une suppression de lait produite subitement par un violent chagrin, une nouvelle funeste, un accès de colère, etc., etc... ?

L'ivresse même peut produire des effets très-fâcheux. *Boërhaave* rapporte qu'un enfant fut agité d'horribles convulsions pour avoir sucé le lait de sa nourrice pendant qu'elle était ivre ; et il ajoute que cette maladie est presque toujours mortelle dans un âge aussi tendre.

Toutes les affections pénibles, telles que la crainte, la haine, l'envie, altèrent le lait, en rendant les fonctions languissantes, par le dérangement qu'elles apportent dans toute l'économie.

Au contraire, les affections gaies et agréables communiquent à cette sécrétion une heureuse activité. On observe à peu près les mêmes effets des passions sur les femelles des animaux. « J'ai ouï dire, raconte *Bordeu*, qu'une chèvre chérie dans une maison n'avait de lait que lorsqu'elle entendait qu'on entrait dans sa loge pour la mettre en liberté ; alors son pis s'engorgeait et ruisselait tout d'un coup à la nouvelle de sa liberté. »

On pourrait croire que la fonction dont nous nous occupons n'est pas à l'abri des influences atmosphériques ; le fait suivant, que j'ai recueilli, tendrait à le prouver :

A Besançon, une dame, excellente nourrice, se trouva tout à coup privée de son lait après un orage violent. Quoiqu'elle ne ressentît aucune autre indisposition, elle fut forcée de sevrer momentanément son enfant ; et ce ne fut qu'au bout de quinze jours qu'elle put lui présenter de nouveau le sein avec succès.

Il n'entre pas dans le plan du sujet que nous traitons d'exposer avec détails les différentes règles à suivre dans l'allaitement ; nous dirons seulement que la femme qui veut nourrir son enfant doit observer la continence, et n'user des plaisirs de toute espèce qu'avec modération. Elle évitera avec soin les erreurs de régime ; elle ne négligera

pas les exercices du corps et les distractions légères qui ont toujours une influence salutaire sur la santé. Insensible aux joies bruyantes du monde, elle renoncera sans peine aux bals, aux spectacles, aux grandes assemblées, en un mot, à tout ce qui pourrait la distraire pour un temps plus ou moins long de ses fonctions si importantes et si douces.

Tout ce qui peut la charmer est maintenant renfermé dans le cercle paisible de la vie domestique; son enfant est son bonheur: elle le montre avec orgueil, comme une autre étale ses bijoux, assurée d'acquérir ainsi un titre de plus à l'affection de son époux.

La lactation présente encore quelques considérations que nous ne croyons pas devoir passer sous silence. Le lait, qui peut transmettre certaines maladies de la mère à l'enfant, peut aussi servir de moyen de transport aux remèdes employés pour les guérir.

De sorte que, pour médicamenter l'enfant, on fera prendre les remèdes à la nourrice. C'est ainsi qu'on agit pour combattre la syphilis, quand ces pauvres petits êtres s'en trouvent malheureusement infectés. Chacun sait que si l'on purge une nourrice, son lait acquiert des propriétés purgatives dont l'action sur le nourrisson devient immédiate.

Le lait de femme n'est-il pas convenable dans certains cas d'épuisement? *Tissot* pense qu'on pourrait l'employer avec succès dans le traitement de l'onanisme; mais, ajoute ce célèbre praticien, « le lait de femme a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit. C'est une précaution dont *Galien* a déjà reconnu la nécessité, et en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoie comme des ânes au lait d'ânesse. Mais le vase n'exciterait-il pas des désirs que l'on cherche à amortir? et ne serait-on pas exposé à voir renouveler l'aventure du prince dont *Capivaccio* nous a conservé l'histoire? On lui donna deux nourrices; le lait produisit un si bon effet, qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvait en avoir besoin. » (*Tissot*, Traité de l'onanisme.)

Si le temps ne nous eût pas manqué, nous aurions pu, élargissant le cadre que nous nous sommes tracé, parler de l'allaitement tant étranger qu'artificiel; des cas qui nécessitent la suspension de l'allaitement soit maternel, soit étranger; du choix d'une bonne nourrice; des précautions à prendre pendant le cours de l'allaitement pour en assurer le succès; enfin, du sevrage, et de l'époque à laquelle on peut y recourir sans danger pour la mère et pour l'enfant.

Mais ces différentes considérations suffiraient à elles seules pour former le sujet d'une thèse volumineuse. Nous nous sommes donc borné à donner l'histoire succincte de la lactation, fonction noble et importante, par laquelle la femme donne à l'enfant qu'elle a mis au jour, le premier aliment de la vie, en même temps qu'elle lui transmet de sa propre chaleur, et travaille ainsi, selon les lois de la nature, à son accroissement et à sa conservation.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

II.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

III.

Mulieri in utero gerenti, si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat. *Ibid.*, *aph.* 34.

IV.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

V.

Mulieri in utero gerenti si multùm lactis ex mammis fluxerit, infirmum fœtum significat. Si verò solidæ fuerint mammæ, saniorem fœtum significat. *Ibid.*, *aph.* 52.

VI.

Mulieri in utero gerenti tenesmus superveniens abortire facit *Sect.* 7, *aph.* 27.